

## FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

## LE SECRET DU SQUELETTE

PAR GEORGES PRADEL

## SECONDE PARTIE

## L'AMOUR D'UNE ESPIONNE

## II — LANDE-COURTE — Suite

—Le crois-tu, demanda-t-il.

—Hélas ! J'en suis sûr.

Le jeune homme se leva nerveusement, dans ses yeux brillait un éclair de joie.

—Comment hélas ! Pourquoi hélas ? Tu me crois donc indigne d'inspirer de l'amour ?

Flavien arrêta son ami d'un geste de la main.

—Tu as perdu l'occasion de ne point répondre une sottise. Tu sais parfaitement ce que je pense de toi. Mais ce n'est pas une raison, parce que tu es bien de ta personne, jeune, intelligent, pour faire le malheur d'une créature qui t'a sauvé la vie ! Mlle de Kermor, je la juge ainsi du moins, n'aimera qu'une fois, le jour où elle aimera. Et toi tu t'en vas, la regardant d'un côté, et guignant de l'autre qui tu sais bien.

—C'est ça, dis-moi que je louche.

—Parfaitement ! moralement tu bigles, plus tu vas plus tu es partagé entre deux sentiments qui se combattent en toi, amour de cœur, caprice de tête.

—Mais je te jure Flavien !

—Ne jure pas, tu fermes un faux serment. Nous avons affaire, ou plutôt tu as affaire à une gaillardie !

—Oh ! une gaillardie, protesta Lafressange.

—Je retire le mot, je reconnais qu'il n'est pas parlementaire. Mais je maintiens l'idée. Ce doit être, j'en suis certain, la plus satanée créature qui soit au monde. Ce que l'on est convenu d'appeler une femme forte ! C'est-à-dire un monstre.

Lafressange haussa les épaules.

—Bon ! te voilà parti !

—Je suis parti, répliqua Flavien, mais je suis revenu. Je te dis qu'elle m'a roulé comme une boulette de mie de pain, qu'elle m'a joué sous jambe et je ne puis parvenir encore à découvrir dans quel but.

—Mais, mon cher, je suis convaincu qu'elle n'en a pas dans la vie, ou du moins qu'elle n'en a d'autre que de chercher en tout plaisir et joie.

—Persuadé du contraire. Je ne sais pas ce qu'elle manigance, mais elle triture quelque chose. En dehors de ce but j'en arrive à croire qu'elle a pour toi un goût très vif, tu vois que je m'immole à tes pieds, et que je fais bon marché de ce que tu qualifies de mon amour-propre. Mais...

—Ah ! voyons, interrompit Lafressange avec un sourire contraint.

—Mais en continuant à t'occuper de Mme de Gunka, tu pourras faire un chagrin mortel à Mlle de Kermor, ça sera peut-être, de ta main, une déchirure au cœur, et peut-être aussi ne te pardonnera-t-elle jamais.

—Et crois-tu aussi, que je ne contrarierais pas un certain Flavien Mauroy qui...

Flavien Mauroy arrêta brusquement son ami.

—Brisons-là, dit-il, tu t'obstines à ne pas me comprendre, à nier mon amitié. Tu la mets au-dessous des mesquines questions l'amour-propre. Tu as tort. Et tu vas me trouver peut-être bien prétentieux, mais quand on compte un ami comme moi, on ne doute pas de lui !

Ces derniers mots avaient été prononcés par Flavien d'un ton peiné et grave.

Mais la part faite de sa légèreté, il était impossible de faire vainement appel au cœur de Lafressange.

Il se leva et marcha droit à Mauroy les deux mains tendues :

—C'est vrai ! j'ai tort ! Et je te demande pardon, mon cher vicieux. Mais si tu savais aussi !

—Oh ! Je sais que c'est la plus ensorceleuse des créatures ! A qui le dis-tu ? Est-ce que je n'ai pas passé sous son joug ? Est-ce que, malgré moi, je ne retombe pas à tout instant encore sous le charme ! Et pourtant !

—Pourtant, fit Lafressange avec curiosité ?

—Cette femme s'est ridiculement jouée de moi, j'en ai la conviction intime.

—Comment cela ?

Flavien Mauroy baissa la tête.

—En voulant me faire croire qu'elle n'avait entrepris son voyage

d'outre-Manche que pour s'assurer si c'était bien à ta recherche que j'étais parti.

—Oh !

—Il n'y a pas de oh ! c'est l'exacte vérité.

—Mais elle a eu l'air de me dire exactement la même chose.

—Et je le sais bien, j'en étais sûr. Et cette satanée femme est tellement...

—Capiteuse.

—Moque-toi de moi, oui, capiteuse, je ne trouve pas d'autre mot, que lorsqu'elle vous parle et qu'elle vous regarde, et vous hypnotise, on oublie tout, même qu'elle vous trompe, même qu'elle vous ment, et elle détruit en un clin d'œil tous les ouvrages de défense que l'on s'est donné tant de mal à construire.

—Très exact. Tu la connais bien.

—Trop bien ! Et c'est pour cela que je suis venu te trouver ce matin. Je ne veux pas, entends-tu bien, Léo, que cette femme puisse se glisser entre nous. Et je crains instinctivement qu'elle n'y travaille. Je ne veux pas qu'elle fasse de toi mon ennemi.

—Oh ! Flavien !

—Il n'y a pas de "oh ! Flavien !" je sais ce que je sais, et je sais ce que je dis. Méfie-toi ; et quoi qu'il arrive, aie confiance en moi. J'emploierai toutes mes forces à travailler à ton bonheur. Je t'ai déjà fait le sacrifice de ce que tu appelais tout à l'heure encore. je le répète, mon amour-propre. Ne doute jamais de moi, tu entends !

Lafressange, sincèrement ému, se jeta au cou de Flavien.

—Je te le jure ! s'écria-t-il.

—Bien ! Je compte sur toi. En dehors de cela, par exemple, je suis certain que tu tomberas dans les filets de la baronne ! Et je ne te condamnerai point, je t'absoudrai au contraire, elle les tend trop bien en ton honneur. Seulement, prends garde à Mlle Berthe, je t'assure que c'est une de ces rares créatures d'élite avec lesquelles il faut prendre les plus grandes précautions.

—Que veux-tu, fit Lafressange avec une entière franchise, ce que tu me dis là, cent fois je me le suis répété, mais quand je me trouve auprès de la baronne, toutes mes bonnes résolutions s'écroulent et je retombe à sa merci.

—Alors, fit Flavien, c'est entendu. Malgré elle, malgré tout, amis quand même !

—Peux-tu en douter !

Les deux jeunes gens échangèrent encore une solide poignée de main.

—Maintenant, reprit Lafressange, au bout de quelques instants, je vais faire porter mon article à la poste.

—Attends un peu répliqua Mauroy, j'ai un autre sujet de conversation à traiter avec toi.

—Ah ça ! mais c'est donc la matinée aux explications !

—Tu l'as dit. Je veux... tu ne m'accuseras pas de t'avoir ennuyé de ce sujet. Je n'en ai point ouvert la bouche pendant mon séjour à Paris. Je veux te parler de la Feuille d'Or.

—Comment ? s'écria Lafressange, tu y penses encore ?

—J'y pense toujours. J'y songe sans cesse... c'est même l'une de mes principales occupations, à moi, que tu accusais tout à l'heure encore de n'avoir rien à faire.

—Et tu es parvenu à déchiffrer ce rébus ?

—Non, pas encore, et c'est ce qui, je l'avoue, m'humilie singulièrement. Je te rapporte même l'objet. Il y a assez longtemps que je l'étudie. J'en ai pris copie... de nombreuses copies, et bien que le chiffre me paraisse des plus simples, je ne puis parvenir à trouver, sinon la clef, du moins la signification de l'inscription.

En prononçant ces mots, Flavien sortit de sa poche un écrin en cuir de Russie. La Feuille d'or était renfermée dans un cadre et recouverte d'une plaque également en cuir tournant sur pivot, comme le couvercle d'une glace de poche.

—Diable ! s'écria Lafressange, quel luxe !

Et indifféremment il jeta l'objet sur la table.

Dans ce brusque mouvement, le couvercle tourna sur son pivot et laissa voir la plus grande partie de la Feuille d'or.

Ni Flavien, ni son ami ne firent attention à cet incident.

D'autant que Mauroy était préoccupé d'autre chose.

De sa poche il venait de sortir un papier fortement froissé et qui prouvait qu'il avait été l'objet de la part du propriétaire, de manipulations nombreuses.

—Tu vas me dire que c'est un dada, mais voici, une fois de plus, la transcription de l'inscription.

Et, dépliant le papier froissé, il l'étala sur une table, le plaçant sous les yeux de son ami.

I	5	4	L	2	5	+	+	P
L	3	g	2	+	D	7	C	4
L	Q	n	+	+	+	+	m	
2	5	2	g	g	V	∞	Q	P
C	2	+	I	7	3	+	+	4
4	n	I	L	g	L	2	P	n
+	g	n	2	+	L	S	+	n
Q	r	g	r	s	2	T	g	2

Si vous toussiez prenez le - - -

BAUME RHUMAL